

26/09

HORAIRE DE L'EXPOSITION - DE 10H À 18H

LIVRET DE  
L'EXPOSITION  
- POÉSIE ET  
STREET ART



« À celles et ceux qui osent encore rêver, lire, aimer et créer à contre-courant des illusions numériques. »

Hemsee

## Le collectif Le Gentilly 3

Cette exposition s’inscrit dans la démarche du Gentilly 3, un collectif d’artistes anonymes et engagés qui explore les croisements entre art, poésie et numérique. Fidèle à une vocation éducative et citoyenne, le collectif cherche à rendre la culture accessible, à offrir plusieurs niveaux de lecture et à inviter chacun à transformer son regard sur le monde.

C’est dans ce cadre, lors d’un atelier de créativité organisé au Moulin Michel - mêlant découverte d’artistes, méditation et réalité virtuelle - qu’Hemsee a trouvé l’impulsion de ce projet. L’idée initiale, associer au pochoir l’image d’une œuvre insérée dans un téléphone à un fragment poétique, est née directement de ces contraintes créatives.

Aujourd’hui, Hemsee a choisi de rejoindre le collectif, inscrivant ainsi sa démarche personnelle dans une dynamique partagée, à la fois enracinée dans le territoire et tournée vers une réflexion contemporaine sur nos identités numériques et culturelles.

# Présentation de l’exposition

Cette exposition s’inscrit dans le cadre des Journées de la culture, moment privilégié au Québec pour célébrer et partager la richesse culturelle sous toutes ses formes. Avec *Poésie et Street Art*, Hemsee propose une expérience volontairement accessible et éducative. Chaque œuvre se présente d’abord comme une image percutante : un téléphone au pochoir, l’interface familière de Tinder, une citation et une image immédiatement lisibles, parfois même suggestives ou coquines. À ce premier niveau, le spectateur sourit, s’interroge, reconnaît une situation de son quotidien numérique.

Mais l’exposition ne s’arrête pas là. Derrière chaque image se cache une profondeur inattendue: un tableau classique, une sculpture antique, un manifeste poétique, une résonance contemporaine. Le dispositif crée plusieurs niveaux de lecture : de l’effet immédiat à la découverte culturelle, de la provocation à la réflexion. Ainsi, un simple « swipe » devient une invitation à plonger dans l’histoire de l’art et de la littérature, à s’ouvrir à des œuvres et des auteurs parfois méconnus, à réfléchir aux polémiques et aux détournements qui continuent de les accompagner sur nos réseaux sociaux.

L’inspiration première de cette démarche vient d’un livre majeur : l’édition des poésies de Mallarmé, illustrées par Henri Matisse. Dans ce dialogue entre croquis rapides et fulgurances poétiques, Hemsee a trouvé un modèle : parler de poésie à travers la simplicité du trait, retrouver dans l’épure du pochoir et du dessin la force de l’évocation. L’exposition reprend ce principe et l’applique à des œuvres classiques, revisitées dans un dispositif contemporain où l’image et le mot dialoguent dans l’écran du téléphone.

En confrontant la culture numérique - immédiate, fragmentaire, superficielle - avec des œuvres qui traversent le temps, Hemsee invite à prendre du recul. L’exposition devient un miroir critique de notre rapport aux réseaux sociaux et aux applications de rencontre, mais aussi une passerelle vers un retour à la culture, à la poésie et à l’art comme ressources profondes, personnelles et collectives.

Une exposition qui commence dans le clin d’œil et l’accessibilité, mais qui, peu à peu, déploie ses couches de sens pour offrir une véritable expérience de réflexion, de découverte et de transmission culturelle.

## Contexte de création

Cette exposition est née dans le cadre des ateliers créatifs du club de créativité Gentilly 3, organisés au Moulin Michel. Ces ateliers invitaient à explorer le processus de création à travers un parcours en trois temps : la découverte d’un artiste, une expérience méditative et une immersion en réalité virtuelle.

C’est au cours de cette expérience, marquée par des contraintes stimulantes, qu’a émergé l’idée de placer une œuvre au pochoir dans l’écran d’un téléphone, accompagnée d’un vers poétique. De ce geste simple est née une réflexion plus vaste, qui a donné forme à cette exposition.

Le Moulin Michel a ensuite offert à Hemsee l’occasion de présenter cette démarche dans le cadre des Journées de la culture, inscrivant ce projet dans une perspective éducative et citoyenne. Enfin, le travail mené autour du slam de David Goudreault - J’en appelle à la poésie - a nourri de manière décisive l’ensemble du projet. Le poète a généreusement accepté que son texte soit intégré à l’une des œuvres, seul extrait contemporain sous droits d’auteur de l’exposition.

# Présentation de l’artiste

*Hemsee, entre poésie et street art*

Né à Paris en 1979 dans une famille italienne, Hemsee grandit au croisement des cultures méditerranéennes et de l’effervescence artistique parisienne. Autodidacte, il découvre adolescent la photographie et développe très tôt un regard attentif aux récits visuels et aux compositions symboliques. En 2010, sa participation à une exposition collective à la Piscine Édouard Pailleron marque le début d’un parcours artistique en constante mutation.

Très vite, Hemsee se tourne vers l’art digital, puis vers une pratique hybride où se croisent poésie, street art et culture numérique. Ses influences sont multiples : les poètes classiques — de Paul Éluard à Victor Hugo - mais aussi le rap et le slam, dont il retient la puissance rythmique et contestataire. Comme Banksy ou Invader, il emprunte au street art ses codes d’anonymat et de détournement, préférant que ses œuvres parlent à la place de son nom.

Son geste artistique s’inspire également des croquis rapides de Matisse, notamment dans son édition illustrée des poésies de Mallarmé. De cette approche naît une esthétique volontairement épurée, où le pochoir, par sa simplicité, retrouve la force de l’évocation. Hemsee applique ce principe aux œuvres classiques qu’il revisite, leur donnant une nouvelle vie dans un dispositif contemporain où l’image et le mot se rencontrent dans l’écran du téléphone.

Installé aujourd’hui dans la MRC de Bécancour, au Québec, Hemsee a transformé son atelier en laboratoire artistique. C’est là qu’il croise image, texte et technologie pour proposer des œuvres accessibles d’un premier coup d’œil, mais qui se révèlent porteuses de plusieurs niveaux de lecture. Sa démarche est résolument éducative : en partant de l’univers familier des réseaux sociaux et des applications de rencontre, il invite chacun à « swiper » au-delà des apparences pour plonger dans la culture.

# Les œuvres

## LIBRE

*Nu dans l'atelier,  
Lilias Torrance  
Newton (1933)*

+

*Refus global,  
Paul-Émile  
Borduas (1948)*

*Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau  
noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect  
ciment industriel. 24 × 36 pouces, format horizontal.*

*En 1933, Lilias Torrance Newton peint Nu dans l'atelier. La toile est censurée dès sa première exposition : jugée trop moderne, trop affirmée, elle montre une femme dont la présence dépasse le simple nu académique. Sa silhouette, fine et musclée, évoque déjà une esthétique résolument moderne, loin des canons gracieux d'autrefois.*

*Ce qui scandalise le plus? Les sandales, révélant des orteils parfaitement manucurés. Détail anodin pour nous, mais jugé alors inacceptable : elles transformaient, aux yeux du public, le modèle en femme réelle et affirmée, plutôt qu'en figure idéalisée. S'y ajoutaient cheveux courts, pubis visible et une assurance tranquille - autant de signes d'une libération féminine qui dérangeait une société corsetée par la morale.*

*Quinze ans plus tard, Paul-Émile Borduas et les Automatistes lancent le Refus global. Ce manifeste, publié en 1948, appelle à rompre avec la société québécoise de la « Grande Noirceur » et ses carcans religieux et politiques. Borduas y proclame : « Nous poursuivons dans la joie notre sauvage besoin de libération », clôturant son texte par un cri de liberté qui annonce la Révolution tranquille.*

*En juxtaposant ces deux gestes - le nu censuré et le manifeste insurgé - l'œuvre Libre fait dialoguer corps et parole, peinture et manifeste, désir et insoumission. Transposée dans l'interface de Tinder, cette rencontre interroge notre propre rapport aux images, à la liberté et aux cadres qui persistent aujourd'hui à contraindre nos désirs.*





**Nous poursuivons  
dans la joie  
Notre sauvage  
Besoin de libération**

*Itemsee*

**Refus Global**, Paul-Émile Borduas, extrait

«Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous. Au terme imaginable, nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels. D'ici là, sans repos ni halte, en communauté de sentiment avec les assoiffés d'un mieux être, sans crainte des longues échéances, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération.»





# SENTIMENT

Bébé Hercule étranglant  
les serpents  
(II<sup>e</sup> siècle, marbre romain)

+

Triolet à une vertu pour  
s'excuser du peu,  
Paul Verlaine (1890)

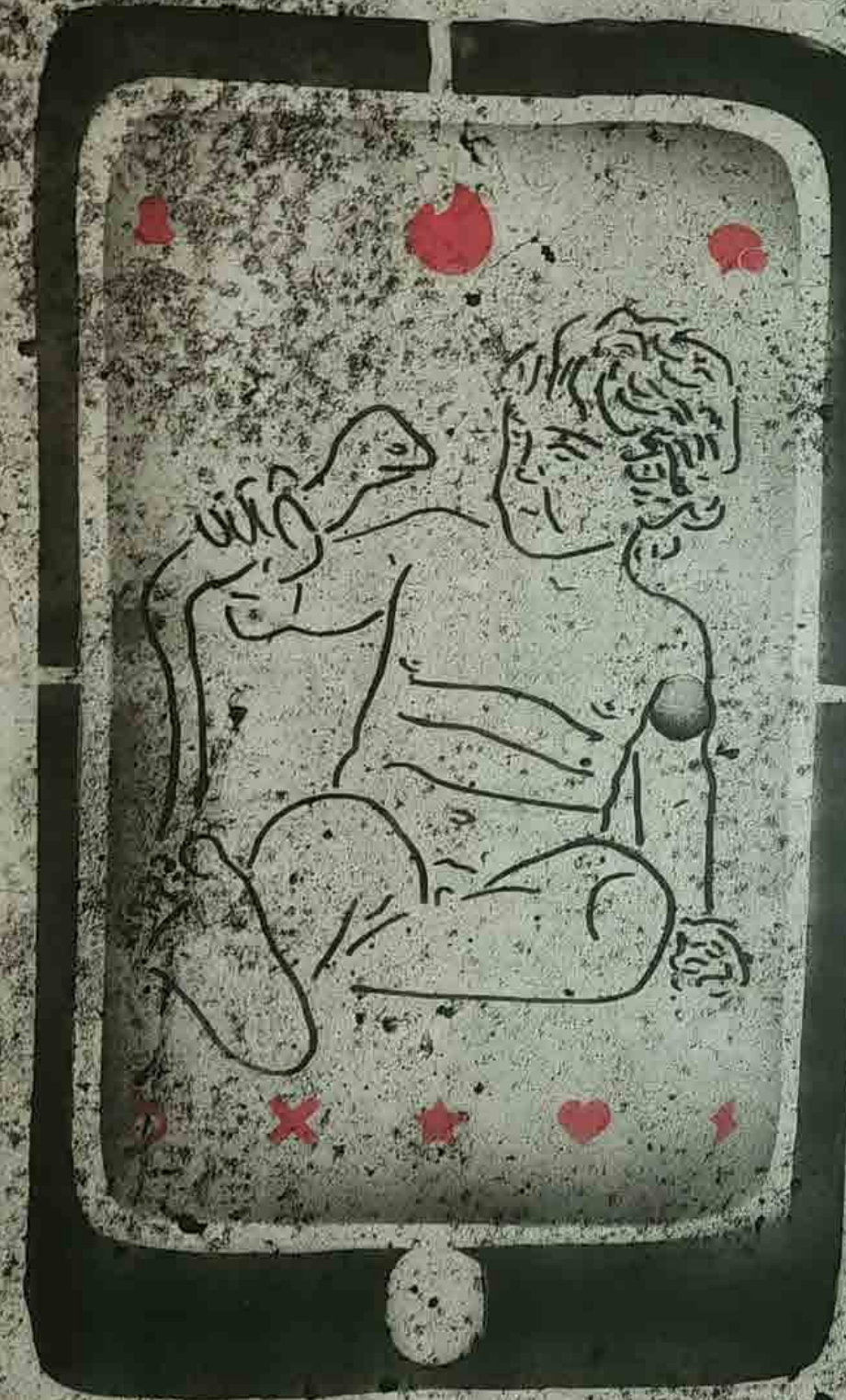
Un nourrisson de marbre, mais déjà héros : le jeune Hercule, encore au berceau, triomphe des serpents envoyés pour l'anéantir. Scène fondatrice de la légende, elle condense l'idée brute de la force qui s'impose, même dans la fragilité de l'enfance.

Aujourd'hui, cette statue connaît une étonnante seconde vie. À l'approche de l'Année du Serpent (2025), elle s'est diffusée sur les réseaux sociaux: mèmes, détournements, posts artistiques. Symbole viralisé de résilience et de puissance, l'image antique est devenue l'icône numérique d'un présent en quête de triomphe sur ses propres menaces.

Face à cette démesure héroïque, Verlaine oppose un contrepoint radical: un Triolet bref et pudique, où il s'excuse de « l'exiguïté » de son sentiment. Dans la forme légère et répétitive du poème, il revendique l'authenticité, la finesse, la vérité des émotions discrètes, préférant la qualité à la quantité, la nuance à la grandiloquence.

Entre le marbre monumental et le vers humble, entre la viralité contemporaine et la confiance intime, l'œuvre Sentiment construit une tension féconde. Dans l'interface de Tinder, ce face-à-face prend une saveur ironique: swipe à gauche la force brute, swipe à droite la tendresse pudique ? Le spectateur est invité à reconnaître que nos vies oscillent toujours entre le besoin de paraître invincibles et celui d'aimer avec sincérité.

Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau  
noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect  
ciment industriel. 24 x 36 pouces, format horizontal.



A la grosseur  
Du sentiment  
Ne va pas  
Mesurer ma force

Itemsee



**Triolet à une vertu pour s’excuser du peu,**

Paul Verlaine, extrait

**«À la grosseur du sentiment**

**Ne vas pas mesurer ma force,**

**Je ne prétends aucunement**

**À la grosseur du sentiment.**

**Toi, serre le mien bontément**

**Entre ton arbre et ton écorce.**

**À la grosseur du sentiment**

**Ne vas pas mesurer ma force.**

**La qualité vaut mieux, dit-on,**

**Que la quantité, fût-ce énorme.**

**Vive le gourmet, fi du glouton !**

**La qualité vaut mieux, dit-on.**

**Allons, sois gentille et que ton**

**Goût à ton désir se conforme.**

**La qualité vaut mieux, dit-on,**

**Que la quantité, fût-ce énorme»**



# FORCE BRUTE

*Hercule et Cacus,  
Baccio Bandinelli (1534)*



*L'Après-midi d'un faune,  
Stéphane Mallarmé (1876)*

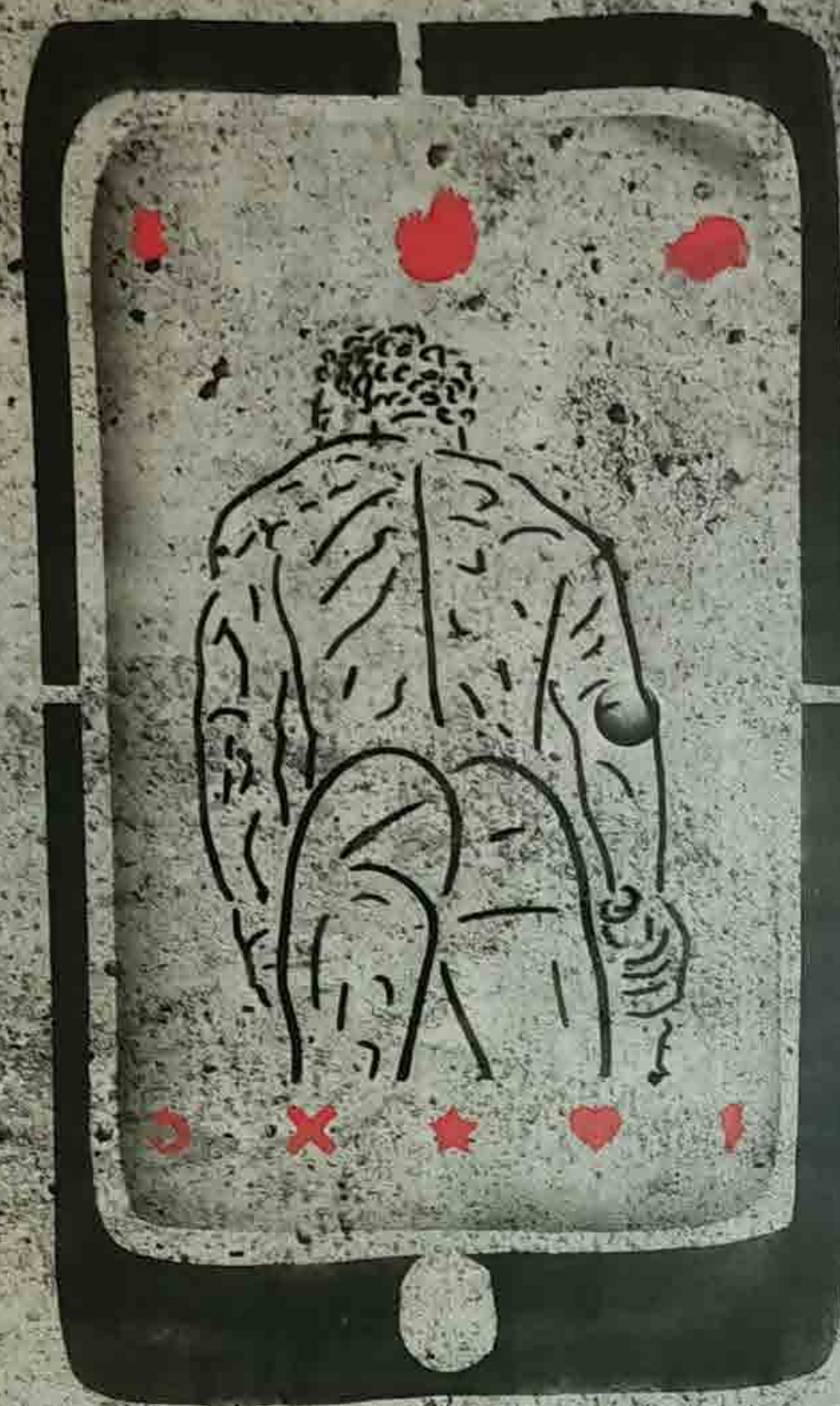
*Dressée sur la Piazza della Signoria à Florence, la statue de Bandinelli met en scène Hercule, symbole de l'ordre et de la victoire, terrassant le monstre Cacus. Tout dans la sculpture exalte la force musculaire: le dos monumental, les veines saillantes, la domination sans partage. Commandée pour rivaliser avec le David de Michel-Ange, elle incarne un idéal viril de puissance et de maîtrise.*

*En 2025, cette figure a trouvé une nouvelle vie sur les réseaux sociaux. Le corps sculpté d'Hercule est devenu l'icône des discours masculins contemporains, récupéré par des communautés célébrant la « virilité sigma »: indépendance, domination, autosuffisance. Images détournées, hashtags et slogans en font le symbole d'un masculinisme qui projette sur l'Antiquité un fantasme moderne d'hyper-puissance.*

*À cette force brute répond le trouble du Faune de Mallarmé. Publié en 1876, ce poème fondateur du symbolisme raconte l'éveil d'une créature mi-homme mi-bouc, hésitant entre rêve et réalité: a-t-il possédé deux nymphes ou seulement caressé leur passage? Ici, tout est suggestion, musique des mots, sensualité diffuse. Le désir y est flottant, insaisissable, loin de l'affirmation physique.*

*Entre le marbre héroïque et le vers vapoureux, entre la virilité hypertrophiée et le rêve incertain, l'œuvre Force brute provoque un choc. Dans l'interface de Tinder, ce face-à-face devient ironique: d'un côté, l'affichage d'un corps invincible; de l'autre, l'évaporation sensuelle d'un désir qui échappe. Une question demeure: dans nos jeux contemporains de séduction et d'identité, quelle force est la plus séduisante - celle du muscle qui impose ou celle du rêve qui suggère?*

*Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect ciment industriel. 24 × 36 pouces, format horizontal.*



**Ces nymphes,  
Je veux les perpétuer.**

*Hemsee*

**L'Après-Midi d'un Faune,**  
Stéphane Mallarmé, extrait

**«Ces nymphes, je les veux perpétuer.**

**Si clair,  
Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air  
Assoupi de sommeils touffus.**

**Aimai-je un rêve?»**





# SISSI

*L'Impératrice,*  
Niki de Saint-Phalle (1978-1996)

+

*À la belle impérieuse,*  
Victor Hugo (1865)

Au cœur du Jardin des Tarots, en Toscane, s'élève *L'Impératrice*: une sculpture monumentale de plus de quinze mètres, recouverte de mosaïques et de miroirs chatoyants. Inspirée de l'arcane majeur du tarot, elle incarne la fertilité, la créativité et la puissance protectrice. Mais *L'Impératrice* n'est pas qu'une œuvre d'art : elle est une maison, un espace habitable où Niki de Saint-Phalle a vécu plusieurs années, inscrivant sa propre vie dans le corps de son œuvre.

Son architecture ne cache rien de son audace: on y pénètre par le vagin. Ce seuil, loin de toute provocation gratuite, fait de l'œuvre une matrice habitée, une célébration explicite de la féminité comme origine, passage et cosmos protecteur. Le visiteur entre littéralement dans le corps de l'art, dans la matrice de la création.

Cette sculpture prolonge l'engagement féministe de Niki de Saint-Phalle :après ses *Nanas* joyeuses et exubérantes, elle donne ici à la femme une monumentalité souveraine, non pas distante mais accueillante, à la fois protectrice et puissante, ludique et sacrée.

En miroir, Victor Hugo chante dans *À la belle impérieuse* une beauté magnifiée, distante et souveraine. La femme y est muse et amante, fascinante et impérieuse, objet d'un culte romantique, auréolée d'une autorité quasi divine.

Entre la muse figée de Hugo et l'Impératrice habitable de Niki, l'œuvre *Sissi* fait dialoguer deux visions du féminin souverain: l'une idéalisée et distante, l'autre incarnée, accessible, ouverte. Dans l'interface ironique de Tinder, cette confrontation devient jeu: swipe d'un côté la beauté romantique, swipe de l'autre une matrice colorée qui invite à pénétrer dans son univers.

Ainsi, *Sissi* interroge les représentations du pouvoir féminin: est-il celui que l'on contemple de loin, ou celui qui nous enveloppe, nous protège et nous transforme dès que nous franchissons son seuil?

Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect ciment industriel. 24 x 36 pouces, format horizontal.





À la belle impérieuse,  
Victor Hugo, extrait

«Un homme semble  
Souvent trompeur.  
Mais si je tremble,  
Belle, ayez peur.»



# ORIGINE

L'Origine du monde,  
Gustave Courbet (1866)



J'en appelle à la poésie,  
David Goudreault (2020)

En 1866, Gustave Courbet peint L'Origine du monde. Le cadrage frontal sur le sexe féminin, sans visage ni décor, brise radicalement les codes académiques. Longtemps cachée, l'œuvre devient scandale, puis mythe: l'un des tableaux les plus célèbres et controversés de l'histoire de l'art.

En 2025, elle continue de provoquer. Sur les réseaux sociaux, L'Origine du monde est utilisée comme un test critique pour mesurer les politiques de modération : publiée sur Mastodon, Substack ou Bluesky, elle révèle les contradictions du numérique. Ici tolérée, là censurée, ailleurs affublée d'un avertissement « contenu adulte », elle devient un miroir des incohérences: pourquoi censurer une œuvre d'art majeure, quand des propos haineux ou violents circulent librement ? L'Origine de Courbet, autrefois cachée par pudeur, devient un révélateur de nos fractures contemporaines entre art, tabou et liberté d'expression.

Face à ce corps brut, David Goudreault, poète québécois contemporain, écrit J'en appelle à la poésie. Dans ce texte vibrant, il proclame la nécessité des mots dans toutes les sphères de la société: à l'école, au travail, dans les foyers et jusque dans les marges oubliées. Et surtout, il invite à se réapproprier les poètes québécois: Gaston Miron, Hélène Dorion, Joséphine Bacon, Marco Micone, et tant d'autres dont la parole appartient à la collectivité. La poésie, dit-il, n'est pas un ornement, mais une nécessité: une manière de se relever, de se rassembler, de se dire.

Entre la chair exposée de Courbet et le cri poétique de Goudreault, l'œuvre Origine juxtapose deux fondations: le corps qui engendre et le verbe qui rassemble. Dans l'interface ironique de Tinder, cette rencontre devient double provocation: swipe d'un côté le scandale du sexe nu, swipe de l'autre l'appel à une poésie qui ne demande qu'à nous habiter.

Ainsi, Origine nous rappelle que nos racines ne sont pas seulement biologiques: elles sont aussi poétiques, ancrées dans la chair des mots et dans la voix des poètes qui, d'hier à aujourd'hui, nous invitent à réinventer notre liberté collective.

Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau  
noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect  
ciment industriel. 24 × 36 pouces, format horizontal.





**J'en appelle  
à la poésie...**

*Itenssee.*

**J'en appelle à poésie,**

David Goudreault, extrait

**J'en appelle à la poésie**

**Par la chanson, l'écrit, le rap**

**Par Gilbert Langevin, Nicole Brossard, Sol et Manu  
Militari**

**Par ses formes nobles aux fières bâtardes**

**Par la relève inspirée**

**Et l'apathie qui ne s'en relèvera pas**

**Par ses cimes et racines**

**Ses frères iridescents, ses sœurs incandescentes**

**Par ses promesses que nous tiendrons**

**À bout de bras, ouverts**

[...]

**J'en appelle à la poésie**

**Et j'espère que vous me répondrez**





# LENTEMENT

Le Rêve,  
Henri Rousseau (1910)

+

A Morte Devagar,  
Martha Medeiros  
(2000) / faux Pablo  
Neruda

En 1910, Henri Rousseau achève *Le Rêve*, aujourd'hui conservé au MoMA de New York. Sur un canapé, une femme nue, Yadwigha, repose au cœur d'une jungle luxuriante peuplée de lions, serpent, singe et éléphant, tandis qu'un musicien caché joue de la musette. Le Douanier Rousseau, peintre autodidacte, n'a pourtant jamais quitté la France : ses jungles sont le fruit de lectures, d'illustrations et d'une imagination fertile. Voyage immobile, rêve éveillé, son œuvre est une célébration de l'ailleurs inventé.

Face à ce monde onirique, Martha Medeiros écrit en 2000 *A Morte Devagar*. Elle y dénonce une mort insidieuse, chaque fois qu'on renonce à changer, à aimer, à risquer. La version devenue virale sur Internet - faussement attribuée à Pablo Neruda - insiste: « Il meurt lentement celui qui ne voyage pas, celui qui ne lit pas, celui qui évite la passion. »

Ces mots résonnent étrangement dans nos sociétés contemporaines, où l'on voyage souvent sans sortir de son confort, où la lecture se raréfie, où l'on préfère le train-train rassurant aux passions risquées. Le poème pointe cette « mort en petites étapes » qui menace quand on se contente de reproduire ce que l'on connaît et reconnaît, plutôt que d'oser l'inconnu.

Dans *Lentement*, la langueur voluptueuse de Rousseau - rêve immobile, luxuriant et intime - se confronte à l'appel pressant de Medeiros: vivre exige davantage que respirer, vivre suppose d'oser.

Transposée dans l'interface ironique de Tinder, la rencontre devient clin d'œil: swipe d'un côté le confort immobile du rêve, swipe de l'autre l'injonction à brûler sa vie, à sortir de la routine, à risquer l'intensité. À chacun de choisir sa façon d'exister : s'endormir lentement, ou s'éveiller pleinement.

Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect ciment industriel. 24 x 36 pouces, format horizontal.





Faux Pablo Neruda, réécrit à partir de l'œuvre  
de **Martha Medeiros**, qui circule sur le web

«Il meurt lentement  
celui qui ne voyage pas,  
celui qui ne lit pas,  
celui qui n'écoute pas de musique,  
celui qui ne sait pas trouver  
grâce à ses yeux.

[...]  
Il meurt lentement  
celui qui évite la passion  
et son tourbillon d'émotions  
celles qui redonnent la lumière dans les yeux  
et réparent les coeurs blessés»



# LA TRAHISON

La Trahison des images,  
René Magritte (1929)



À Laure, Alfred  
de Musset (1835)

En 1929, René Magritte peint une pipe et ajoute la phrase : « Ceci n'est pas une pipe ». L'image est parfaite, réaliste, mais elle n'est qu'un signe: jamais l'objet lui-même. Avec La Trahison des images, Magritte dénonce l'écart irréductible entre la représentation et le réel. Voir n'est pas posséder, nommer n'est pas saisir : toute image, tout mot, trahit l'objet qu'il prétend montrer.

Un siècle plus tôt, Alfred de Musset écrivait à Laure un poème d'amour et de doute. Dans À Laure, l'amant blessé interroge : si elle ne l'aimait pas, pourquoi ces pleurs, ces sanglots, ces caresses ? Était-ce l'élan du cœur, ou seulement l'ivresse du plaisir ? Les vers traduisent la douleur du poète face à une femme qui, par ses ambivalences, laisse un doute cruel s'installer. Musset révèle l'impossible certitude de l'amour : ce que l'on croit lire dans l'autre n'est jamais sûr, toujours susceptible d'être une illusion.

En croisant Magritte et Musset, l'œuvre La trahison met en lumière une même fracture: entre ce qui est montré et ce qui est, entre ce qui est dit et ce qui est vécu. Ambivalence des images, ambivalence des coeurs: dans les deux cas, la vérité nous échappe.

Aujourd'hui, cette tension trouve un écho particulier dans les réseaux sociaux et les applications de rencontre. Les profils que l'on « swipe » ne sont que des représentations choisies, filtrées, ambivalentes elles aussi. Derrière chaque image et chaque mot peut se cacher une vérité différente, un désir qui n'est pas celui qu'on imagine.

Dans l'interface ironique de Tinder, La trahison devient un avertissement: swipe d'un côté une image qui nie ce qu'elle affirme, swipe de l'autre un poème d'amour où l'ambivalence engendre la souffrance. L'œuvre interroge une vulnérabilité universelle : comment croire, comment aimer, quand les signes - visuels ou affectifs - peuvent toujours trahir?

Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau  
noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect  
ciment industriel. 24 x 36 pouces, format horizontal.





Pourquoi l'évoquais-tu,  
Si tu ne m'aimais pas ?

Itemsee

A Laure,

Alfred de Musset, extrait

«Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée,  
Que balbutiais-tu dans ces fatales nuits ?  
Exerçais-tu ta langue à railler ta pensée ?  
Que voulaient donc ces pleurs, cette gorge oppressée,  
Ces sanglots et ces cris ?»





# VENUS

Vénus de Milo  
(II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

+

Heautontimorumenos,  
Térence (165 av. J.-C.)

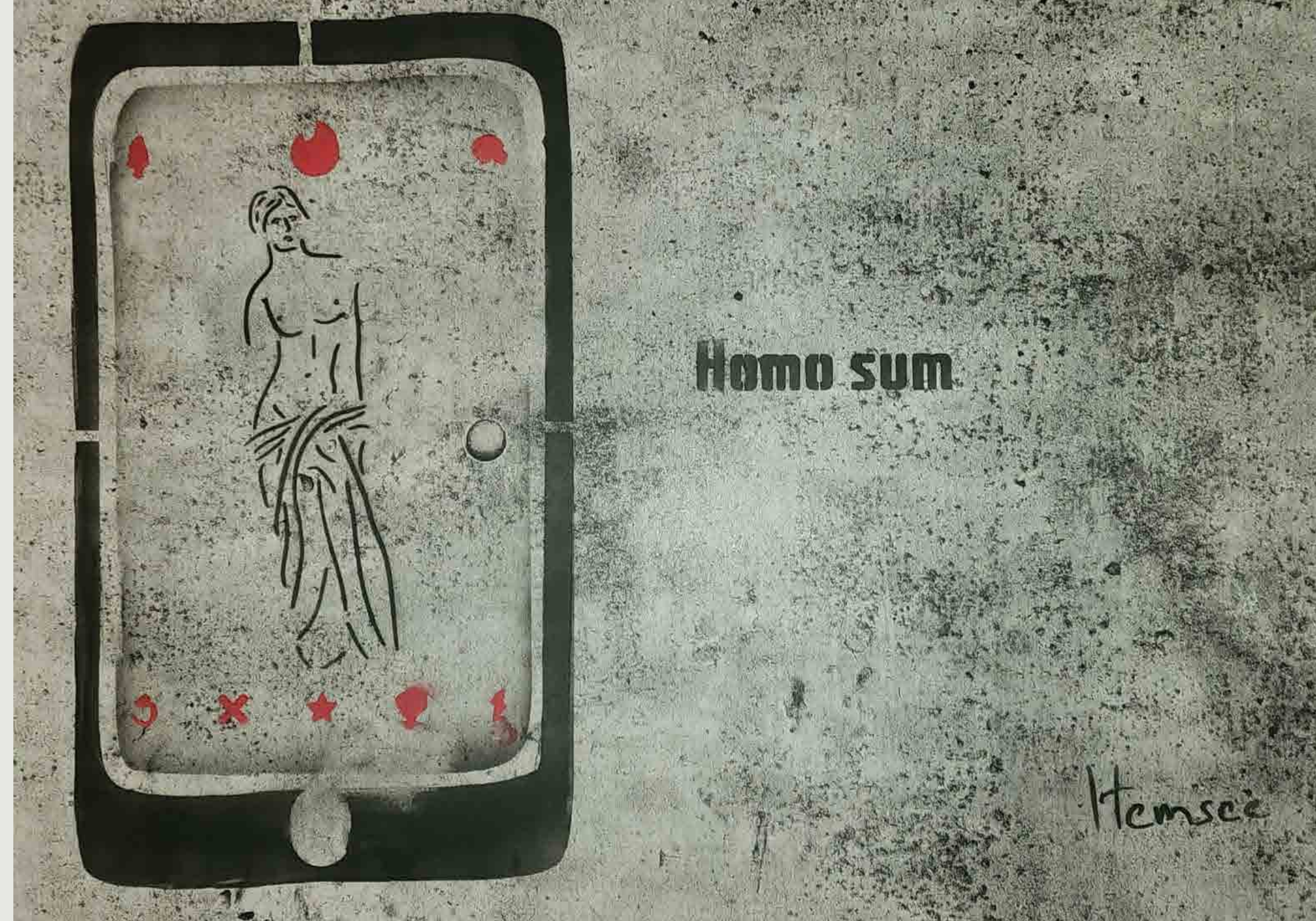
Découverte en 1820 sur l'île de Milos, la Vénus de Milo est devenue l'un des emblèmes universels de la beauté antique. Haute de plus de deux mètres, sculptée en marbre à l'époque hellénistique, elle représente Aphrodite - Vénus pour les Romains - déesse de l'amour et du désir. Ses lignes harmonieuses, ses drapés subtils et l'absence de ses bras ont nourri des siècles de fascination. Figure d'idéal, mais marquée par le fragment, la Vénus de Milo illustre la force paradoxale de la beauté inachevée. Inspiratrice d'innombrables artistes, de Cézanne à Magritte, elle demeure une figure sensuelle et mystérieuse, matrice d'amour et de désir.

En contrepoint, Térence - dramaturge latin d'origine nord-africaine, ancien esclave devenu poète - écrit dans Heautontimorumenos : « Homo sum, humani nihil a me alienum puto » (Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger). Cette maxime, d'abord pensée comme un credo humaniste universel, résonne aujourd'hui avec des lectures multiples: homo comme humanité, homo comme homosexualité, homo encore comme écho aux débats sur le genre et les identités. Elle peut être lue comme une ouverture à toutes les expériences humaines, mais aussi, plus simplement, comme l'affirmation d'un homme vrai, conscient de son attirance pour le pouvoir sensuel d'une femme.

Entre la déesse de l'amour et la maxime latine, Venus met en tension idéal et humanité, sensualité et fragilité, beauté intemporelle et pluralité moderne. Dans l'interface ironique de Tinder, l'opposition devient miroir contemporain: swipe d'un côté la déesse antique, objet de fascination éternelle, swipe de l'autre une phrase qui invite à reconnaître toutes les formes de l'humain - genres, corps et amours compris.

Ainsi, Venus clôt l'exposition sur une ouverture: aimer, c'est accueillir la diversité, l'imperfection et la pluralité de nos humanités.

Technique : Pochoir à l'aérosol, peinture acrylique à l'eau noire sur panneau de revêtement mural, finition aspect ciment industriel. 24 x 36 pouces, format horizontal.





**Heautontimorumenos,**

Térence (165 av. J.-C.), extrait

**«Homo sum, humani nihil a me  
alienum puto**

**Je suis un homme et rien de ce qui  
est humain ne m’est étranger.»**



## Conclusion

*Poésie et Street Art* n’est pas seulement une série d’images : c’est une expérience à plusieurs vitesses. Elle commence par un sourire, une provocation légère, une référence numérique familière. Mais très vite, chaque œuvre se déploie : elle ouvre un passage vers un poème, une peinture, une sculpture, un texte fondateur de notre patrimoine culturel.

Le spectateur est ainsi invité à lire entre les lignes, à creuser derrière les apparences. Ce qui semblait n’être qu’un clin d’œil devient découverte, puis réflexion. À travers ces détournements, Hemsee montre combien les œuvres du passé continuent de vivre, de circuler, de se réinventer - jusque sur nos écrans, dans nos réseaux et nos profils.

L’exposition se termine, mais l’invitation demeure : sortir du flux, faire un pas de côté, et laisser la culture - les poètes, les artistes, les œuvres - nourrir nos vies et élargir nos horizons.

## Remerciements

L’artiste tient à exprimer sa profonde gratitude envers toutes celles et ceux qui ont rendu cette aventure possible : à Luna Ramos Siqueira, pour ses échanges nourris et la mise en page de ce livret ; à Irina Gutu, pour son inspiration continue et lui avoir offert ce recueil de poèmes de Mallarmé illustré par Matisse, à l’origine de cette exposition ; à Steven Allard, pour son soutien précieux dans la maîtrise des techniques artistiques utilisées ; à David Goudreault, dont le slam *J’en appelle à la poésie* a profondément inspiré le projet et qui a généreusement autorisé l’intégration de son texte ; à Philippe Dumas, directeur du Moulin Michel de Gentilly, pour avoir eu la folie de croire en cette exposition, ainsi qu’à toute son équipe passionnée qui a accompagné avec énergie cette première présentation dans une institution muséale agréée, en particulier Pascale Langlois et Souhir Hamzaoui ; et enfin à toute l’équipe du Digihub de Shawinigan, pour avoir offert un espace et un encadrement foisonnant de créativité et de technologie.

Enfin, une mention toute spéciale à Dante et Carmen, deux jeunes coachs qui ont animé avec brio les ateliers de créativité du Gentilly 3 au Moulin Michel, insufflant à ce projet une énergie joyeuse et jouant un rôle déterminant dans l’élaboration du processus créatif mêlant réalité virtuelle et méditation.



À toutes et tous, merci d'avoir contribué à faire de cette première exposition au Québec un espace de rencontre, de réflexion et de poésie vivante.

MOULIN  
MICHEL



@hemsee\_official

LES JOURNÉES DE  
LA CULTURE 2025

